

Après la littérature



Arcimboldo, *Le bibliothécaire*, 1562

E. de M.

«Très rares sont ceux qui savent aujourd'hui que peut-être parmi plusieurs milliers il en est à peine *un* qui est en droit de se faire entendre par écrit et que tous les autres qui le tentent à leurs risques et périls, mériteraient comme salaire, s'ils se trouvaient parmi des gens capables de juger, un rire homérique pour chaque phrase imprimée - car c'est vraiment un spectacle pour des dieux que de voir un Hephästos de la littérature s'approcher en boitant pour servir réellement quelque chose. »
Nietzsche, *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignements*

1 - L'humanité contemporaine produit des livres dans une proportion paroxystique et inquiétante. En eux elle exhibe des problèmes dont la naïveté, l'insuffisance et la nature essentiellement mensongère ne trouvent plus à être remarqués, mais sont pris comme finalités supérieures. Il n'effleure plus personne, en effet, qu'un livre qui se donne comme une construction sérieuse de l'esprit puisse être, au même titre que tous ces modestes succédanés de l'abstraction, réduit à une simple illusion, à la pauvreté de l'écriture tout entière comme langage discursif, que l'homme de culture soit conditionné par un refus du présent comme réalité qui le place, qui nous place désormais, hommes les plus abstraits, toujours plus loin du frémissement de la vie, comme condamnés à la désinvolture intellectuelle propre à une sénilité et à une douilletterie sans issue.

2 - Notre surestimation des choses écrites est infinie. Or l'écriture est d'autant plus trompeuse qu'elle se donne comme le domaine réservé, limité, exclusif, des penseurs. Alors que l'écriture littéraire, depuis 2500 ans, n'est que le commentaire persistant de ce qui a été écrit au commencement, ces premiers écrits commentant déjà ce qui avait été vécu auparavant. L'écriture relate en fait une coupure métaphysique, le souvenir momifié de la profonde nature humaine. Cette accumulation oblitère désormais les possibilités de se libérer du souvenir exsangue de la vie, exprime toujours plus la dégénérescence de la raison, qui ne

propose plus de vivre ce qu'elle donne à connaître, mais de l'écrire, fixe la pensée humaine à l'écart de l'expérience vivante.

3 - Transportée par la vague démocratique, l'écriture se découvre maintenant dans son élément essentiel, originel : celui d'une expression vulgaire. Il peut enfin apparaître que tout ce qui s'écrit est à mille lieux de l'essentiel, recouvre même l'essentiel. Ce qui annonce que la pensée pourrait enfin reprendre son autonomie à l'écart de l'écriture, des catégories que l'écriture a manifesté durant ce long épisode historique de la civilisation, enfin, des conditions qui rejettent le philosophe hors de la vie, dans la discussion de concepts arides ou l'allégeance bavarde aux mots des penseurs disparus.

4 - Dans la philosophie moderne, où le but d'action ne détermine plus le but cognitif, a fleuri une raison sans liberté, qui emprunte son expression non plus aux sources de la vie mais au labyrinthe inextricable des concepts et des expressions du passé. Le philosophe sans liberté se jette ainsi dans le filet des commentaires, s'immerge dès son apprentissage dans l'écriture sans chercher d'abord dans l'immédiateté vivante, *loin des villes*, le contact qui lui livrerait le secret d'une affirmation de la vie.

5 - Le littéraire a le vice de la solitude. Il ne contraint que lui-même, la lutte contre des hommes vivants lui fait défaut. Il veut dominer avec des mots. La littérature est ainsi le principe décoratif de la déviation mensongère et illusoire de la parole, de sa fixation dans le miroir vétuste de l'expression non-vivante, de son raidissement sans remède, succédané ouvert à toutes les distorsions, offert à toutes les présomptions. L'individu qui se met à écrire

renonce à la discussion, entre dans la présomption qui éloigne de l'expérience vivante en faisant de l'expérience des livres choisis dès l'adolescence une gloire sans polémiques, la fondation canonique des principes qu'il place entre sa vie cognitive et l'extérieur. Or la littérature n'est glorieuse que par excès de mensonge. Celui qui s'en fait une nécessité, à l'instar de se nourrir et de respirer, est condamné à sa fabriquer une procédure d'illusion et de stimulation psychologique entièrement circonscrite par l'écrit, de sorte que tout ce qui de la vie n'aurait pas été récupéré par l'écrit soit considéré comme inessentiel et illusoire. Un livre, un journal exercent sur l'élément cognitif de l'homme une fascination qui ne réussit plus avec une fleur, un animal, un ciel. Au-delà du livre, les fils sont rompus dans l'azur, les signes du tout terrestre ne sont plus objets d'attention pour l'intellect. La réflexion subtile, la plus vitale, ne semble plus pouvoir être engendrée qu'à l'initiative de la lecture, dans le strict rapport aux choses écrites. Quel piège mortel pour le jeune esprit.

6 - Lorsque la communication d'un individu à un autre individu, depuis vingt cinq siècles, a pu se passer de la présence et de la parole, nous sommes devenus des fantômes flottant sur des ponts de mots, consumés par l'élucubration intérieure. C'est ainsi qu'il revient sans doute au dernier penseur de se moquer de l'écriture, de l'abréviation de la connaissance qui apparaît dans tous les livres, de les regarder de plus haut, avec le regard d'une animalité qui se rend peu à peu éliminable le mensonge de l'écriture. Nous sommes des vieillards ruinés, écrasés sous le poids des abstractions qui exigeons d'être jugés avec les égards de la postérité, convaincus de la limpidité de nos buts, de notre sagesse. Reste à nous regarder enfin comme les hommes les plus vulgaires en vertu de nos livres trop nombreux. Il faut être sans scrupule avec la philosophie littéraire : jetons tous nos gants à la corbeille.

7 - La littérature apparaît seulement comme quelque chose de grandiose parce que rien ni personne ne trouve à suggérer l'outrecuidance, la falsification et la vulgarité de ce qui semble la nécessité même chez l'individu cultivé. Désormais, l'invraisemblable inflation de la littérature à l'époque de l'humanité contemporaine menace cette dernière du poids écrasant du mensonge, de toute l'illusion que la parole ne peut prétendre imposer au-delà du contact vivant. A ce stade, la parole, liée à la vie jusque dans ses plus extrêmes abstractions est déjà compromise. De l'extérieur, peu de choses parviennent désormais au secours de l'intériorité. Restent des séquences verbales abandonnées du véritable pouvoir de la parole, aux constitutions comme avortées à un stade infantile et frappées d'inanité ou de dérision, cela chez toutes les intelligences.

8 - Critiquer la littérature, sans oublier la philosophie, dans son ensemble et avec sévérité, exprimer un vertigineux déclassé à l'endroit de la position de l'homme comme écrivain universel, cela doit donner pour tâche au jeune penseur un détachement nouveau afin de l'arracher à une habitude de sagesse prétentieuse, enflée de justifications minuscules et posthumes, voire même seulement sérieuses, afin de transporter enfin un rire dans toute cette irrécupérable tromperie de papier, dont nous sommes, nous, déjà lassés.

9 - Nous programmer une libération progressive de la littérature, quel but plus grand pour l'homme de pensée ? Enfin, quelle pensée en-dehors de la littérature ? Quelle communication et quelles expériences ? Quelles exaltations ? Quelle santé ? Quel genre d'esprit assez étranger aux livres et néanmoins assez résolu dans sa nature profonde à la grande ambition pour l'humanité ?

10 - C'est en simple d'esprit que je me suis détourné de l'ouvrage des intellectuels, sans pour autant savoir perdue la ressource de ma pensée, qui existe et existera toujours en dépit de la littérature. Ce qui s'affirme dans un livre n'a de sens que son inconséquence. Mieux : cela n'existe pas. Les livres produisent des lecteurs, voilà tout. A la limite, une méditation est possible comme invention d'une évaluation plus précieuse du monde parce qu'elle s' imagine pouvoir atteindre quelque chose au premier plan des idées. Mais la belle circonférence du monde des idées, la toute dernière extrémité du savoir, n'existe que dans le rapport à une fin surnaturelle : la métaphysique. En réalité, elle ne trouve la source de sa constitution dans la réalité, c'est-à-dire l'intention du philosophe, que dans la sphère de l'utile. Oui, il est utile au philosophe que son objectivité apparaisse au-delà des degrés de la réalité de façon à ce que ses appréciations ressemblent également à la réalité tout entière. Cela lui est utile au point de vue de la valeur, qu'il met tout son orgueil à démontrer, de son langage comme conséquence du triomphe de sa raison individuelle sur tous les degrés épars de la réalité, de l'assouvissement d'une objectivité qui rassemble dans son contenu l'accès d'un intellect à son immortalité parfaite : le livre.

E. de M.